

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

J'avais dix-sept ou dix-huit ans lorsque je rencontraï pour la première fois un Hollandais (1). Mais du même coup, j'en découvris trente ou quarante. Sans le savoir, j'avais choisi cet été-là, pour y passer mes vacances, un de ces villages languedociens où nos amis néerlandais décidèrent, voici une dizaine d'années environ, d'établir une colonie de peuplement temporaire. Elevé dans l'ordre tranquille de la province française, j'avais l'intime conviction que la vie sociale - c'est-à-dire la vie tout court - reposait sur le respect des formes et de quelques traditions aussi simples qu'intangibles. Or voici que tout ce qu'on m'avait appris s'écroulait: au milieu de quels Hurons étais-je tombé?

Ces gens se nourrissaient de tartines, qu'ils coupaient, de surcroît, en petits dés dans leur assiette; par les après-midi de canicule ils buvaient avec gourmandise un café fade mais brûlant, où ils plongeaient des cuillers de dînette; ils ignoraient l'art de s'habiller ou affectaient de le mépriser: on m'apprenait qu'un pauvre hère affublé de jeans et d'espadrilles était professeur d'université, ce qui me le rendait vaguement suspect. Leurs manières étaient imprévisibles: ils ne vous servaient pas la main (et se moquaient des poignées de mains que les français distribuent à la ronde dix fois par jour), saluaient d'un bref «hey!» ou «hello!», se laissaient choir sur les fauteuils en murmurant «zo, zo...», et se séparaient selon un rite immuable, modulant longuement le mot «dag» sur trois ou quatre notes, en une sorte de chant alterné. Ces comportements mystérieux inspiraient aux autochtones un verdict sans appel: «ils ne sont pas comme nous». Ajoutez à cela que, lorsqu'ils parlaient entre eux - car, avec les indigènes, ils se servaient fort adroitement du français - leur idiome était comme un mur sans lucarnes. Ils n'avaient pas l'air d'éternels touristes comme les Anglais, ils

philippe noble

Né le 14-11-1949 à Le Puy (Haute Loire). Agrégé de lettres classiques (études poursuivies à Bordeaux, puis à la Sorbonne). Néerlandais et littérature comparée à la Sorbonne, depuis 1971, ainsi qu'à Amsterdam (Gemeentelijke Universiteit, 1972-1973). Elève de l'Ecole normale supérieure depuis 1971.

Adresse:
24, rue Tournefort,
75005 Paris, France.



les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

n'avaient pas séjourné ici pendant les guerres comme les Allemands; en un mot, ils étaient les étrangers par excellence.

Mais, dira-t-on, voilà bien de l'autobiographie! Certes, j'aurais pu me borner à remarquer, sur le mode de la constatation objective, que Néerlandais et Français, étrangement rapprochés par la géographie et l'histoire, diffèrent étrangement par le comportement, et nourrissent, avec beaucoup d'estime et souvent d'attirance réciproques, d'étranges malentendus. Cela semble plus simple. Or c'est à dessein que je me retranche derrière mon expérience personnelle, si modeste soit-elle, car la subjectivité me paraît ici la meilleure garantie d'authenticité: c'est qu'il y a du sophisme à dissenter dans l'abstrait du caractère d'un peuple; j'y vois tout au plus un très vieux jeu de société ou l'occasion de réflexions nationalistes. Bien sûr, les sciences humaines nous ont accoutumés à considérer que le langage, les usages reçus, la religion (etc.), déterminent chez les membres d'un même groupe des comportements et des schémas de pensée communs, dont l'ensemble définit en quelque sorte le «caractère national». Mais qui peut prétendre avoir de celui-ci, avec les milliers de facteurs qui le composent, une vue globale? Qui peut prétendre en avoir une vue objective?

Le Français qui vit aux Pays-Bas, fût-il parfaitement bilingue, a exporté avec lui ses propres schémas de pensée; c'est d'ailleurs pourquoi les récits de voyage nous en disent parfois plus long sur leurs auteurs que sur les pays traversés. Aussi me garderai-je de vouloir, dans les opinions respectives des Français et des Néerlandais, distinguer a priori les «préjugés» des «jugements fondés». Même sans faire expressément les réserves d'usage, je livrerai toujours des *impressions*, me bornant à rectifier ça et

là des erreurs de fait, et à apporter, chemin faisant, quelques précisions historiques.

La langue inconnue

Comment les Français voient-ils donc les Néerlandais? A vrai dire, on est parfois tenté de se demander si même ils les voient. Pour vaincre ce doute, il faut distinguer trois sortes de «visions»: les représentations que tout Français puise à l'école, dans la presse, voire dans la littérature, et qui, subrepticement, l'accompagnent toute sa vie; puis les impressions de voyage; enfin les théories de ceux qui, s'étant expatriés, explorent durablement la société néerlandaise, sorte de microcosme où chaque découverte fait entrevoir de nouvelles terres inconnues.

Le croirait-on? En 1975 la première association d'idées que le mot «hollandais» fait surgir chez nos compatriotes, n'a trait ni aux tulipes ni au fromage, mais au football: le Néerlandais de passage en France s'entend partout complimenter sur les succès d'Ajax d'Amsterdam. Peut-être la fréquence de cette réaction s'explique-t-elle par la pauvreté de notre information touchant nos voisins du Nord: hors de la rubrique sportive, la presse écrite ou parlée ne semble se rappeler l'existence des Pays-Bas qu'à l'occasion de quelque prise d'otages ou d'un détournement d'avion. La vie politique, bien réglée et peu propice aux coups d'Etat, n'attire pas nos commentateurs, qui d'ailleurs n'accordent guère plus de place aux divergences répétées entre nos gouvernements quant à la construction européenne: on dirait qu'elles étaient prévues par une clause du Traité de Rome. Mais enfin, même si les Pays-Bas ne prétendent au rang de puissance mondiale, tant de discrétion étonne, surtout si l'on songe à l'ancienneté des relations intellectuelles et commerciales entre nos deux pays; et l'on se prend à chercher la cause de ce désinté-

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

rêt injustifié dans l'ignorance où nous sommes généralement de la langue néerlandaise. Demandez autour de vous quelle langue on parle aux Pays-Bas: on vous répondra, selon l'humeur, que c'est le français, l'anglais, l'allemand ou «un dialecte allemand», ou bien, dans le meilleur des cas, «le flamand», à moins que ce ne soit «le hollandais, qui ressemble au flamand». On le voit, la notion d'un domaine linguistique néerlandais, englobant les Pays-Bas, une bonne moitié de la Belgique et un petit morceau à l'extrême nord du territoire français, fait cruellement défaut à nos compatriotes. Toutefois, en dehors des erreurs grossières, l'hésitation sur le nom même de la langue s'explique historiquement assez bien. Jusqu'au XVI^e siècle, en effet, les Français appelaient normalement «flamand», du nom de la province alors la plus florissante, les divers dialectes thiois parlés dans les Pays-Bas, lesquels formaient en ce temps-là une seule entité politique.

Après la Guerre de Quatre-vingts Ans, l'usage de ce mot se perpétua, à tout le moins jusqu'au XVIII^e siècle, pour désigner la langue en usage non seulement dans les Pays-Bas du Sud, l'actuelle Belgique, mais aussi dans les Provinces-Unies: les anciennes relations de voyage en font foi, qui n'omettent pas de préciser qu'à Amsterdam «la langue parlée est la flamande». Comme d'autre part, en dépit de la communauté de leur langue, les Belges néerlandophones tiennent à nommer leur idiome «Vlaams» (flamand), tandis que les Hollandais, dans le langage parlé tout au moins, appellent le leur «Hollands» et que les uns et les autres cultivent amoureusement quelques particularismes, on peut comprendre l'égarément du malheureux Français (2).

En fait, le néerlandais moderne s'est développé, on le sait, à partir d'éléments dialectaux de Flandre, de Brabant et de la province

de Hollande, dont le brassage était à peu près assuré au XVII^e siècle.

La notion de langue néerlandaise serait moins étrangère à nos compatriotes s'ils avaient quelque idée de la littérature néerlandaise; mais la plupart d'entre eux n'ont jamais soupçonné que pareille chose existât, parce qu'ils n'ont jamais rencontré de traduction du néerlandais: la même personne qui sait qu'en Colombie il y a Gabriel Garcia Marquez et en Albanie, Ismaïl Kadaré, ne vous nommera pas un seul auteur néerlandais. Et s'il y a peu de traductions, c'est bien sûr parce qu'on ignore la langue - le serpent de l'ignorance se mord la queue -, mais c'est peut-être surtout, et j'y reviendrai, une conséquence de l'attitude des Néerlandais eux-mêmes à l'égard de leur propre culture et de la nôtre.

Quoi qu'il en soit, n'étant pas accoutumé à reconnaître au néerlandais sa dignité de langue littéraire, le Français le mieux intentionné est tenté d'en atténuer l'originalité, soit en y voyant un idiome bâtard, sorte de composé d'anglais et d'allemand, soit en s'exagérant sa parenté avec cette dernière langue: les Français s'imaginent volontiers que tout Hollandais sait l'allemand un peu comme sa seconde langue maternelle, et cette illusion peut les induire à commettre la bévue suprême, qui est de s'adresser en allemand à un Néerlandais quand on n'est pas soi-même germanophone. C'est, du moins depuis la dernière guerre, l'une des rares occasions où l'on pique au vif le sentiment national de son interlocuteur: un Hollandais sauterait dans le feu plutôt que d'être pris pour un Allemand (3).

Pâturage, patinage et idées reçues

Rien d'étonnant si, avec une telle méconnaissance de leur langage, support privilégié de l'identité d'un peuple, nous nous re-

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

présentons les Néerlandais, et jusqu'à leur pays, de façon le plus souvent caricaturale. Pour nous, le paysage des Pays-Bas, si divers, est tout entier résumé par celui de la province de Hollande, dont nous avons de surcroît une vision mythique: la plaine bucolique, avec ses minuscules prairies que séparent des fossés («sloten») que nous appelons «canaux», ses maisonnettes pimpantes et ses moulins (combien en reste-t-il?); ou bien, autre face de cette curieuse planète hollandaise, le paysage hivernal, avec ses champs de neige, ses chaumières fumantes et son «canal gelé» où une foule rougeaude et bon-enfant patine à cœur joie, image d'un paradis glacé qui sommeille, je crois, dans le subconscient de tout Français, soit qu'il ait lu à huit ans *Les Patins d'Argent* (le seul classique enfantin qui nous parle de la Hollande!), soit qu'il ait rêvé devant des reproductions des scènes de «plaisirs sur la glace» (ijsvermaak) d'Avercamp, que dans notre ingrate ignorance nous attribuons d'ailleurs parfois à Bruegel le Vieux - lequel était flamand, bien sûr. Or cette Arcadie Batave de nos rêves est pour le Néerlandais d'aujourd'hui une seule et même ville, «de Randstad», où Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Utrecht ne forment plus que des centres; entre eux, cependant, comme pour justifier nos illusions, des lambeaux d'une campagne toujours idyllique ont été savamment conservés. Quant aux hommes, ils me semble que nous souscrivons encore, à leur sujet, à ce mot d'un auteur du XVIIe siècle: «Sous le nom de liberté, et de gain, on leur fait tout entreprendre» (4), image que les Néerlandais eux-mêmes ne désavouent pas forcément. Sans dresser ici un supplément au *Dictionnaire des idées reçues* concernant les Pays-Bas, je voudrais tout de même protester contre cette manie bien française de rapporter tous les faits et gestes des Hollandais à l'influence du

calvinisme: outre qu'au moins quarante pour cent d'entre eux sont catholiques, cela me paraît le type même de l'idée préconçue, non pas vraiment fausse, mais invérifiable.

Si ces représentations, venues souvent du Siècle d'Or des Provinces-Unies, sont entachées de schématisme et d'archaïsme, elles me paraissent plutôt favorables au Hollandais, personnage considéré comme calme, réfléchi et courageux; en tout cas, la langue française n'a gardé à ma connaissance aucune expression proverbiale marquant de l'hostilité à son égard. Tout au plus l'expression «gros Hollandais» était-elle passée en cliché sous l'Ancien Régime, et on la trouve encore dans le journal de Stendhal; elle n'était d'ailleurs pas ignorée des Hollandais eux-mêmes, puisque dans le roman *Sara Burgerhart* un des personnages, Abraham Blankaart, séjournant à Paris, raconte que les Français le surnomment ainsi. Mais enfin cela n'est rien à côté des quolibets dont les Anglais accablaient leurs rivaux dans le négoce, eux qui surnommaient les grenouilles «dutch nightingale», et «dutch wife» les traversins.

Puisque nous ne savons rien de la littérature et guère plus de la musique, la culture néerlandaise se réduit généralement pour nous à la peinture, que nous admirons et croyons bien connaître; or nous avons de celle-ci une vue singulièrement tronquée: une constellation de peintres au XVIIe siècle, et depuis lors, quelques étoiles filantes comme Van Gogh et peut-être Mondrian, que nous avons d'ailleurs tendance à annexer. Du moins en parlé-je d'expérience: il m'a fallu aller aux Pays-Bas pour apprendre l'existence, au XIXe siècle, de l'école de la Haye, et m'émerveiller du talent des Maris, des Israëls, de Mauve et de l'admirable Breitner, pour découvrir les artistes du «réalisme magique», qui mériteraient de jouir en France

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

de la même célébrité que les surréalistes belges. Cependant, la vogue que connaît aujourd'hui à Paris un artiste aussi original qu'Escher permet d'espérer que l'avenir nous réserve d'autres découvertes.

Hippies, libéralisme et responsabilité

L'écart entre toutes ces représentations et la réalité peut rendre compte de l'étonnement du Français au contact des Néerlandais, étonnement facile à caricaturer, comme on l'a vu ci-dessus. Ce contact s'établit facilement, quoique superficiellement peut-être, non seulement avec des Néerlandais séjournant en France, mais aussi par le voyage aux Pays-Bas: c'est que les Hollandais «sont d'un naturel fort ouvert», encore qu'«un peu mesfiants», comme l'écrivait vers 1660 Jean-Nicolas Parival, un professeur de Leyde qui avait passé trente ans au milieu d'eux (5).

Or, cette ouverture d'esprit a valu aux Néerlandais dès le XVII^e siècle la réputation d'être accueillants aux étrangers: les Provinces étaient, selon le mot de Gustave Cohen, «un séjour de prédilection» pour tous ceux qui «avaient soif d'indépendance et de liberté» (6). Depuis la fin du XVIII^e siècle, on pouvait penser que cette motivation très particulière de voyage avait définitivement disparu, mais il me semble que, par un détour curieux de l'histoire, elle renaît depuis huit ou dix ans sous la forme de l'attrait que les jeunes ressentent pour Amsterdam, devenue vers 1970 la métropole européenne des hippies, tout simplement parce que les autorités ne les y inquiétaient pas. Qui n'a pas vu, l'été, les pelouses du Vondelpark d'Amsterdam pacifiquement envahies par une jeunesse cosmopolite et bigarrée, d'où s'élèvent des fumées odorantes, des chansons et des airs de guitare, ne sait pas ce que représente la Hollande aux yeux de milliers d'adolescents. Quant aux Amstellodamois, ils n'en tra-

versent pas moins paisiblement leur jardin public, et il n'était pas rare, du moins au début, de voir certains d'entre eux aborder des groupes de jeunes gens pour discuter avec eux des mérites comparés du vagabondage et de la vie bourgeoise.

Cette attitude, faite de libéralisme imperturbable et de curiosité humaine, mérite qu'on s'y arrête un instant, car elle fournit, me semble-t-il, au Français résidant en Hollande, tout à la fois une clé pour comprendre la société néerlandaise, et l'occasion, s'il n'y prend garde, de quelques malentendus à son sujet.

Le respect que les Néerlandais montrent pour la liberté et l'originalité d'autrui, leur libéralisme en un mot, me paraît reposer sur l'idée bien enracinée chez eux que chacun est en dernier ressort responsable de lui-même. Ce sens aigu de la responsabilité constitue peut-être la règle d'or du comportement des Néerlandais vis-à-vis des autres et d'eux-mêmes. Il explique sans doute que la désapprobation ne dégénère chez eux presque jamais en intolérance, et il n'est pas sans lien, d'autre part, avec leur besoin personnel de réflexion morale; j'ignore si les Néerlandais sont, objectivement, un peuple plus moral que les autres; mais ils sentent plus que d'autres la nécessité de se rendre compte à eux-mêmes des mobiles et des conséquences de leurs actes - trait que l'on peut aussi interpréter, naturellement, du point de vue de l'histoire culturelle, en y voyant la marque du calvinisme, mais j'ai dit pourquoi je ne m'y attachais pas ici. Quoi qu'il en soit, la conviction qu'il importe de former des individus autonomes sert de fondement à leur système d'éducation, ce que les Français, jusqu'à une époque récente, semblent avoir obstinément refusé de comprendre.

Ah, l'éducation hollandaise! Dans les relations de voyage de nos aïeux, ce n'est qu'un

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

cri de protestation. Même le bienveillant Parival pense que «(les Hollandais) sont trop indulgents à leurs enfants et ne les châtient pas assez» (7). Aujourd'hui encore, nombre de Français estiment que les enfants néerlandais sont «mal élevés» en ce sens qu'ils «ne savent pas se tenir». Et pour cause, car leurs parents prennent bien soin de leur laisser déverser librement leur trop-plein de vie, et même, au besoin, faire l'expérience personnelle des fautes à éviter. On n'aime donc pas leur imposer trop tôt un comportement de «grandes personnes», et ce en tous domaines: la formation musicale, par exemple, ne vise pas à produire de petits prodiges.

Toutefois ces bons principes ne sont pas seuls en cause: plus d'un siècle avant les Français, qui attendirent pour cela l'époque des Lumières, les Hollandais ont découvert le charme des enfants, et ils éprouvent toujours pour eux une tendresse pleine de complicité, que traduit assez bien leur adjectif «stout», lequel signifie «turbulent» mais aussi «fier, hardi» (on y reconnaît l'allemand «stolz»). Une bande de gamins d'Amsterdam peut jouer à se poursuivre à travers une rame de tramway bondée sans s'attirer d'autre réaction que des sourires attendris.

Peut-être est-ce dans cette enfance de risque-tout que le Hollandais puise son universelle habileté manuelle et l'allure décidée, énergique, décontractée aussi, («vlot», dit-il lui-même), qu'il aime à se donner dans ses agissements journaliers. Car il sait tout faire, grimpe sur les toits pour rattraper les chats perdus (animaux qu'il adore), repeint sa maison en un clin d'œil, répare sans arrêt son chauffage, déménage lui-même ses meubles dans d'immenses et antiques triporteurs; cette agilité corporelle culmine évidemment dans la pratique de la bicyclette qui, au milieu de la circulation d'Amsterdam, semble

un défi quotidien à la mort, et qui s'apprend, précisément, dès l'âge le plus tendre.

Ce même sens de la responsabilité entraîne aussi la détermination habituelle aux Hollandais, que les Français prennent souvent pour de l'entêtement, mais que notre informateur du XVII^e siècle avait justement analysée: «ils sont constants à poursuivre la résolution qu'ils ont une fois prise, et ne s'arrêtent jamais qu'ils n'en viennent à bout» (8). Ces tendances pourraient certes se dégrader en un individualisme assez dur, si elles n'étaient pas compensées par l'intérêt que le Hollandais porte spontanément à son prochain.

Le goût de la communication

Certains Hollandais prétendent ironiquement que la curiosité de leurs compatriotes pour leurs semblables procède d'une arrière-pensée intéressée; mais si intérêt il y a, je crois plutôt qu'il s'agit d'un intérêt plus profond, qu'on pourrait définir comme l'entretien de la communication à l'intérieur de la société. Ce peuple, en effet, qui déteste l'éloquence, vénère un héros fondateur Taciturne et identifie volontiers silence et efficacité, mutisme et méditation, n'aime en réalité rien tant que *parler*. A peine s'installe-t-on dans un train qu'on adresse quelques mots à son voisin; dans la rue même on se prend facilement à témoin des plus menus incidents, à la grande stupeur des Français qui, dit-on, n'abordent spontanément des passants que les jours de déclaration de guerre. En s'interpellant ainsi sans façons, les Hollandais donnent à la parole cette fonction que les linguistes appellent «phatique», et qui consiste à peu près à s'assurer qu'on est compris de l'interlocuteur, qu'il peut éventuellement vous répondre, en d'autres termes, qu'il est bien votre semblable, et que la société fonctionne selon son ordre accoutumé.

Cette façon de se rassurer en maintenant

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

sans arrêt le contact autour de soi, me paraît une des conditions premières de ce bien-être particulier que les Néerlandais appellent «gezelligheid», mot qui bien entendu ne se traduit pas.

Naturellement, pour avoir un sens, la communication doit aller plus loin, mais c'est aussi ce à quoi tout un chacun s'emploie aux Pays-Bas, dans la conviction qu'en tous domaines on doit donner son avis, s'exprimer, se raconter, vider ses conflits dans les mots. La radio et la télévision, précédant en cela les nôtres, en donnent l'exemple jusqu'à la monotonie. En bref, on aurait dit naguère que les Hollandais «font confiance à l'homme», et l'on ne s'étonnera pas que leur mot «mens» (être humain) se charge d'une valeur affective, pour ne pas dire sentimentale, sans équivalent dans notre langue. Je ne crois même pas que le Français prenne toujours très au sérieux cette sensibilité aux «problèmes humains» - fort injustement d'ailleurs - même si, comme toutes les valeurs reconnues, elle sert parfois de couverture. Au reste, il arrive que la société néerlandaise, beaucoup plus harmonieuse pourtant que la nôtre, montre une certaine dureté, en particulier dans les rapports économiques, ou laisse, par exception, se développer des conflits limités mais rudes, tels que l'affaire du métro d'Amsterdam. Le Français est alors tenté, bien à tort, de taxer cette société d'hypocrisie, parce que les oppositions y émergent d'un fond de solidarité peut-être un peu sentimental, alors que chez nous, les conflits sociaux et politiques sont à ce point exacerbés et dramatisés que leur solution, si d'aventure elle intervient, fait toujours l'effet d'une «divine surprise».

De ces comportements typiques ou surprenants pour nos compatriotes on n'aura pas, enfin, une idée juste si on n'y ajoute en pensée le correctif de l'humour néerlandais, hu-

mour fait d'ironie narquoise, de prosaïsme corrosif et souvent de pessimisme, et qui prend appui sur une langue pleine d'images surprenantes, de verdeur et d'énergie. Il y a dans la littérature néerlandaise toute une veine humoristique qui n'en est pas l'élément le moins profond ni le moins réussi artistiquement. Comprendre cet humour représente pour l'étranger le dernier terme de l'adaptation, et marque un seuil à partir duquel il n'est plus tout à fait le même Français qu'au jour de son arrivée; cela suppose naturellement qu'il sache bien le néerlandais. Or, à son grand étonnement d'ailleurs, l'apprentissage ne lui en est pas toujours facilité par ceux-là mêmes dont c'est la langue maternelle. Face à l'étranger, en effet, et singulièrement au Français et à l'Anglais, le Néerlandais adopte, à l'égard de sa propre culture, une attitude pleine de réticences. Mais avec cette question, nous sommes passés insensiblement au regard que les Hollandais posent sur nous.

Langue maternelle, culture étrangère

Il va sans dire que les Néerlandais ont de notre langue, de notre culture et de notre pays une vue singulièrement plus riche et plus différenciée que n'est celle que nous prenons des leurs. Ils prennent en effet leur premier contact avec nous, par textes interposés, dès l'école secondaire; du moins était-ce, jusqu'à ces dernières années, le cas général, car les jeunes y apprenaient à la fois l'anglais, l'allemand et notre langue, programme dont la richesse devrait faire rêver les réformateurs de notre enseignement. Or, une loi récente sur l'enseignement, surnommée la «loi-mammouth», a entraîné un changement rapide de cette situation: libres désormais de choisir leurs matières d'enseignement, et tenus à apprendre non plus trois, mais deux langues seulement, les écoliers

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

néerlandais ont le plus souvent éliminé le français, à la fois par goût de la facilité, car les structures d'une langue romane sont pour eux plus ardues à assimiler que celles d'une langue saxonne ou germanique et par un intérêt pratique bien compris, car le monde des affaires néerlandais se tourne plus volontiers vers les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, que vers notre pays. On peut s'attrister de ce recul du français, mais mieux vaut tirer la leçon des faits, qui est que les Néerlandais nous portent avant tout un intérêt touristique, d'ailleurs plus vivant aujourd'hui que jamais. Cet intérêt reste soutenu chez eux par un certain prestige culturel et social de la «civilisation française», prestige qui requiert une petite analyse, car il me semble conditionner l'attitude de nombre d'entre eux à notre égard.

Les Néerlandais, peuple cosmopolite, semblent donc avoir reçu le don des langues, mais non sans le payer, comme dans les contes, d'une étrange malédiction qui pèse sur leur propre idiome. Que le Hollandais ait conscience que sa langue n'ait qu'une place modeste dans le monde, fort bien - encore qu'elle soit parlée, on ne le sait pas assez, par vingt millions de personnes. Mais non content de cela, il la dénigre, il la cache aux étrangers (à qui il aime par contre s'adresser en anglais), comme on ferait d'une tare; il va même, fait unique, je crois, dans l'histoire des nations, jusqu'à lui dénier sa qualité de langage humain: on connaît la boutade de l'homme d'Etat M. Luns, comparant le néerlandais à des cris d'animaux, mais on est stupéfait de lire sous la plume d'un artiste du langage aussi raffiné que Simon Carmiggelt, cette remarque à peine plus flatteuse: «notre belle langue, si l'on s'en rapporte à sa sonorité, équivaut au bruit que font des gens qui ont une arête coincée dans le gosier» (9). Ce n'est donc plus un glapissement, c'est

un borborygme. Mais qu'un étranger sache assez de néerlandais pour converser, alors rien ne saurait décrire le ravissement intérieur de son interlocuteur. Il y a là, même si j'exagère l'importance de remarques faites sur le ton de la plaisanterie, tous les symptômes d'un curieux complexe d'infériorité national, qui me semble avoir joué pleinement, et jouer encore un peu, dans les rapports des Néerlandais et des Français; je veux dire que la personne atteinte d'un tel complexe éprouve généralement à l'égard d'autrui des sentiments contradictoires, faits d'admiration intimidée, mais aussi par compensation, d'agressivité sourde et peut-être de mépris.

Le prestige culturel de la France a été longtemps très grand aux Pays-Bas, - du XVIIe siècle au début du XXe, environ. Durant toute une période, qui va à peu près de 1670 à 1740 et qu'on appelle d'ailleurs aux Pays-Bas le «classicisme français», notre littérature du siècle de Louis XIV a régné sans partage et servi de modèle. Concurrencée dans la suite par la littérature anglaise et accessoirement par l'allemande, son attrait était resté très fort avant-guerre sur des écrivains comme Du Perron ou Greshoff, et s'exerçait encore aux beaux temps de l'existentialisme sur toute une génération d'intellectuels. Aujourd'hui encore, si l'orientation culturelle des Pays-Bas est surtout anglo-américaine, cet attrait n'a pas complètement disparu. A certaines époques, il a même été si fort que plusieurs auteurs néerlandais ont écrit tout ou partie de leur œuvre en français, ou ont fait des tentatives en ce sens; ce fut le cas surtout au XVIIIe siècle, avec Justus van Effen, Hemsterhuis ou Madame de Charrière. Cependant, le prestige culturel ne suffit certainement pas à rendre compte de cette adoption du français comme langue littéraire: c'est qu'un prestige social lui était aussi attaché.

La langue des grands

Ce prestige est fort ancien. Sans remonter à la période bourguignonne, il faut noter qu'on a, dès l'époque du soulèvement des Provinces, beaucoup parlé français dans les cercles dirigeants, tout au moins dans l'entourage cosmopolite du stadhouder, et que Guillaume d'Orange lui-même, élevé à la cour de Bruxelles, le parlait comme sa langue maternelle. Au cours du XVIIe siècle, l'usage du français se répand progressivement dans la haute bourgeoisie, la classe des régents: le journal que tiennent, durant leur voyage en France en 1657, les frères De Villiers, deux jeunes gens d'une famille sans doute d'origine wallonne, nous prouve, par les remarques moqueuses qu'il contient à l'endroit de la femme de l'ambassadeur des Provinces à Paris, que parler néerlandais était alors déjà considéré comme une marque de vulgarité. Naturellement, l'adoption de la langue va de pair avec celle de toutes les modes françaises, comme le remarquait Parival en observateur judicieux: «les plus riches et les plus relevés en leurs festins imitent les Français en quelque façon, comme en leurs habits, mœurs, et se retirent du commun.» Plus nettement encore qu'en Allemagne, par exemple, le «goût français» est venu ici avec le luxe, et accompagné de snobisme. Ce mouvement culmine au XVIIIe siècle, où existe vraiment en Hollande une oligarchie francisée; tout en diminuant, cette tradition survit jusqu'à la fin du XIXe siècle, particulièrement dans la bonne société de La Haye - et l'on en trouve un écho dans les romans de Louis Couperus. De cette attitude, on trouve aujourd'hui quelques vestiges, comme le préjugé fort répandu que tout ce qui vient de France est élégant, le goût d'une certaine bonne chère et l'usage des vins français, qui avec la prospérité générale, sont passés par mimétisme de la

bourgeoisie à une plus large couche de la population.

Cependant, la valeur sociale de la langue et des modes françaises n'a pas manqué d'attirer une réaction hostile de la part du peuple et de la moyenne bourgeoisie, et ce dès le XVIIe siècle également. Cette hostilité s'alimentait à des racines profondes: on ne détestait pas les modes françaises uniquement parce qu'elles étaient celles des riches, mais parce qu'elles répugnaient effectivement à ce goût de la simplicité et de la familiarité que tous les voyageurs français ont noté chez le peuple hollandais, et qui se remarque encore aujourd'hui. Et de fait, si l'élite de ce pays bourgeois adoptait les manières françaises, c'est bien parce qu'elles portaient à ses yeux la marque de l'aristocratie qui les avait produites, et qu'elles conféraient les lettres de noblesse dont, dans l'Europe du XVIIe siècle, aucune élite n'eût pu se passer. Pour longtemps, le Hollandais francisé ou le Français lui-même devient pour la conscience populaire le «petit-maître», affecté, frivole, précieux: c'est lui que les adaptations néerlandaises des *Précieuses ridicules* raillent en premier lieu. Or, si le Hollandais n'aime pas la recherche dans le vêtement, l'expression ou le comportement, qu'il qualifie volontiers de théâtralité, c'est qu'il y attache un reproche moral: pour lui, la recherche dans les formes est presque synonyme d'hypocrisie, et il la soupçonne de camoufler toutes sortes de vices. Aujourd'hui encore, le Français est stupéfait de constater qu'une politesse un peu formelle, une élégance un peu appuyée, ou même seulement un cadeau luxueux ou des remerciements exubérants suscitent des sourires et souvent même de la défiance. Plus ou moins consciemment, en effet, on le considère comme un individu pas très sérieux, un charlatan en quelque manière, quelqu'un à qui «on ne peut pas se fier»

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

(«onbetrouwbaar»). De ces sentiments, le néerlandais a gardé la trace sous la forme de quelques expressions bien senties à notre égard, telles que «een Frans compliment maken» ou «een Frans afscheid nemen», équivalents de notre «filer à l'anglaise» (ce qui éclaire du même coup nos sentiments à l'endroit de nos voisins d'outre-Manche), ou bien encore le très fréquent «met de Franse slag», qui signifie très exactement «à la six-quatre-deux». Voilà pour nous!

Le Paradis touristique et l'Enfer politique

En vertu des contradictions suggérées plus haut, les Néerlandais viennent chercher et admirer chez nous ce qu'au fond d'eux-mêmes ils réprouvent, un peu comme certains bourgeois aiment à s'encanailler. Du moins peut-on le croire, car si on leur demande ce qui les attire chez nous, ils répondent à peu près: «votre art de vivre, votre esthétisme, votre air de bons vivants». Et tant pis si c'est un cliché!

Plus concrètement, ils apprécient nos paysages et, dédaignant souvent nos centres touristiques les plus connus, ils ont découvert presque avant nous le charme de ces régions qu'il n'y a pas si longtemps encore nous appelions le «désert français»: c'est qu'ils trouvent ici, avec le soleil et de grands espaces - leur pays est surpeuplé - une vie jugée par eux plus naturelle parce que plus archaïque. Cela peut étonner les Français qui commencent à aller chercher en Crète, en Turquie ou plus loin encore les impressions d'un monde plus sauvage, mais jusqu'à ces dernières années, nous avons offert aux Néerlandais, las de l'aisance de leur vie trop bien réglée, les excitants touristiques d'un pays économiquement arriéré.

Leur attirance pour Paris ne se dément pas, car ils aiment à se perdre dans les très gran-

des villes, qui manquent à leur pays. La recherche du «pittoresque parisien» vient s'ajouter à l'intérêt culturel, et ils préfèrent résolument les quartiers populaires, comme en font foi les charmants livres que S. Carmiggelt et Jan Brusse ont consacrés à notre capitale (10). Cependant, ils soulignent de plus en plus l'inhumanité de la ville, la dureté des rapports sociaux qui s'y révèle, ainsi que le manque d'amabilité, pour ne pas dire la xénophobie des Parisiens. Ces dernières années, il était également de mode, à Amsterdam, d'avoir eu une altercation avec un agent de police français et d'avoir été conduit au commissariat.

Il est vrai que les rapports des Hollandais avec l'Etat français et ses serviteurs sont plutôt mauvais depuis plusieurs siècles. Nos amis nous jugent d'ailleurs sans indulgence, et en politique nous suscitons, au mieux, leur ironie et, au pire, leur irritation: à l'extérieur, nous sommes nationalistes; à l'intérieur, notre gouvernement est autoritaire - mais l'opposition est doctrinaire. Ont-ils tort, ont-ils raison? Les conditions de la vie politique aux Pays-Bas sont en tout cas assez différentes des nôtres pour rendre compte d'une bonne part de l'effarement des Néerlandais devant ces dernières. Il faut avouer, de plus, qu'historiquement les Pays-Bas eurent par deux fois à souffrir durement de l'expansionnisme et de l'autoritarisme français, ce qui peut justifier la discrète mais traditionnelle défiance des Hollandais à notre égard, car ils ne sont pas gens à oublier l'injure qui leur a été une fois faite.

Alors que la France était l'alliée des Provinces depuis le début de leur soulèvement, c'est par pur impérialisme que Louis XIV porta en 1672 les armes contre la République, sans succès pour lui, mais non sans dommage pour elle. De plus, la révocation de l'Edit de Nantes reste pour les Néerlandais

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

dais l'exemple classique de la tyrannie, encore que les Provinces-Unies aient plutôt trouvé profit à l'afflux de cent mille réfugiés qu'elle provoqua. Le Français qui doute encore de la violence de la haine que les Hollandais vouaient au Roi-Soleil n'a qu'à parcourir les pamphlets dirigés à l'époque contre lui, et dont P.J. van Malssen a présenté avant-guerre un saisissant tableau (11). Cela certes est connu, mais on oublie ici que la «période française» (1795-1813) fut pour les Pays-Bas celle d'une occupation assez dure, culminant dans l'incorporation à la France des Cent-dix départements, introduisant la conscription et le centralisme autoritaire. Cette occupation n'a d'ailleurs pas l'excuse d'avoir réellement exporté les principes de la Révolution, car le mouvement des Patriotes ou des Bataves - cousins de nos révolutionnaires de 89 - avait débuté entre 1780 et 1787, constituant ainsi un maillon entre la révolution américaine et la nôtre. Il me semble parfois que ces deux figures d'autocrates du passé, Louis XIV et Napoléon, sont venues un moment, il y a quelques années, se superposer dans l'inconscient collectif néerlandais, à la personne du général de Gaulle, car des désaccords politiques somme toute assez anodins expliquent difficilement l'hostilité ou le rire qu'il suscitait presque partout aux Pays-Bas.

De tout ce qui précède, on aurait pourtant bien tort de conclure à un antagonisme partagé des Néerlandais et des Français. Au contraire, les désaccords ne ressortent que mieux sur le fond d'une certaine francophilie d'un côté, et d'une indéniable sympathie pour les Hollandais, de l'autre. Comparées à celles de la plupart des nations, même européennes, les relations diplomatiques et psychologiques entre la France et les Pays-Bas, qui n'ont pas été en guerre depuis 1815, sont

excellentes. Cela paraît si évident que je n'insiste pas sur ce point: à chanter des louanges il n'y a rien à gagner. Mais deux peuples qui, somme toute, s'estiment, peuvent avoir une conscience exacerbée de leurs différences. Et cela frappe, justement, non pas tant chez ces Français dont le particularisme n'est plus à démontrer, mais justement chez les Néerlandais, peuple pourtant cosmopolite et protéiforme, toujours prêt à intégrer des modes étrangères.

Parlant de ce problème avec des amis hollandais, j'ai souvent entendu résumer ce qui nous oppose dans cette réflexion: «au fond, il y a un fossé entre nous, car vous êtes des latins et nous sommes des nordiques». Personnellement, je ne crois guère à la validité de ces catégories plus ou moins raciales: qu'est-ce d'ailleurs qu'un «nordique»? un germain? Allez dire à un Hollandais qu'il est un germain: vous l'en verrez ravi! Mais il est vrai que, psychologiquement, ces catégories entrent en jeu dans l'aperception que nous avons les uns des autres et de nous-mêmes. Car en filigrane de nos jugements réciproques, il y a toujours la notion que nous avons de notre identité: comment nous voyons-nous nous-mêmes, Français et Néerlandais? Quant aux Français, le recul me manque évidemment; mais pour nos amis de Hollande, j'ai déjà dit un mot de ce que je crois être leur sentiment national, et j'y reviens, car c'est un paradoxe. Le Hollandais qui revient de vacances passées en Ardèche ou en Lozère vous dira, dans la morosité du retour, pis que pendre de son propre pays; mais à la longue, on acquiert la conviction que le même homme regarde sa patrie comme un havre de paix, un modèle politique et, à sa manière discrète, le dernier pays civilisé du monde. Vous ne vous y retrouvez pas? Mais, sans paradoxes, que serions-nous? Que serait même cet article?

les néerlandais vus par les français, les français vus par les néerlandais

(1) Les Néerlandais donnant eux-mêmes l'exemple, et ce depuis plusieurs siècles, de la confusion entre la première de leurs provinces, la Hollande, et les Pays-Bas tout entiers, je n'irai pas contre un usage aussi ancien et parlerai indifféremment de «Néerlandais» et de «Hollandais».

(2) Il s'en est fallu de peu, cependant, que le flamand littéraire d'aujourd'hui, et le néerlandais de Hollande, ne fussent deux langues différentes: certains écrivains flamands, comme le poète Guido Gezelle, étaient partisans, au siècle dernier, d'adopter pour langue littéraire le dialecte west-flamand.

(3) Sur les conceptions erronées touchant le néerlandais, et sur l'hostilité hollandaise pour les Allemands, voir l'article de Hans Combecher, paru dans *Ons Erfdeel*, XV (1972), n° 1, p. 57-69.

(4) Cet auteur est Jean-Nicolas Parival (voir ci-dessous), *Délices de la Hollande*, Paris, Compagnie des libraires du Palais, 1665, in-12°. Première édition 1662.

(5) Ibid. p. 26.

(6) Gustave Cohen, *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Champion, 1920, p. 7. Je ne parle pas ici du refuge accordé aux protestants, mais des séjours temporaires que des Français des deux religions ont pu faire aux Pays-Bas.

(7) Parival, op. cit., p. 25; on trouvera un recueil de ces jugements dans l'ouvrage de Roelof Murriss, *La Hollande et les Hollandais vus par les Français aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Champion, 1925, pp. 110-118.

(8) Parival, op. cit., p. 19.

(9) S. Carmiggelt, *Hollander in Parijs*, («Articles de Paris»), Amsterdam, ABC-boeken, 1955, p. 67.

(10) Carmiggelt, ouvrage cité; Jan Brusse, *Mensen in Montmartre*, 1954.

(11) P.J. van Malssen, *Louis XIV d'après les pamphlets répandus en Hollande*, Amsterdam-Paris, 1936, 226 p.

anthinea

B. P. 229

75827 Paris Cedex 17

AOUT-SEPTEMBRE 1975: LES ATTITUDES DEVANT LA MORT

Inconscient collectif et idées claires

La mort à Montaillou

Initiation et mort en Afrique Noire

La mort chez les Juifs d'Alsace

Quelques questions sur la mort et l'histoire, entretien avec

Le Quart-Monde et la mort

Le soldat et la mort

Images de la mort à l'âge baroque

Le sentiment de la mort en Islam

Bibliographie — Les revues et les livres

Témoignage: Hommage à Daniel HALEVY

Le Courrier d'ANTHINEA

Philippe ARIES

E. LE ROY LADURIE

Louis Vincent THOMAS

Freddy RAPHAEL

Pierre CHAUNU

Mouvement A.T.D.

André CORVISIER

Bruno de CESSOLE

Jean Paul CHARNAY

Gabriel MARCEL

Directeur de la Publication: Bruno de CESSOLE

Rédacteur en Chef: Elisabeth de PUSY

Abonnement: 1 an: 4 numéros (dont un numéro double)

France: 35 F. — Etranger: 45 F. — Abonnement de soutien: 100 F.

C.C.P. ANTHINEA 33.063.49 La Source

à paraître en octobre: Régionalismes et société française